

présens ou passés, et à tous les autres exercices du même genre, pratiqués dit-on, dans les séances des magnétiseurs. Mais vous, colonel, j'espère que vous ne donnez pas dans toutes ces billevesées!

Comme je disais ces mots, le colonel Gurwood ouvrit son portefeuille, mit à part quelques lettres nécessaires à sa narration, et s'exprima en ces termes :

— Il y a deux ans, mon jeune ami, j'étais à l'endroit du magnétisme, aussi sceptique que vous, lorsqu'un jour du mois d'octobre, 1842, j'entrai au Palais Royal, chez Sabatier, le fameux faiseur de portraits au daguerréotype. Il s'y trouvait un homme d'une cinquantaine d'années, à la physionomie vive, à l'œil étincelant, vers lequel je me sentis porté par une de ces sympathies qui ne s'expliquent pas.

La bonne éducation est un lien entre les hommes de tous les pays ; aussi entrâmes-nous en conversation, et, une chose en amenant une autre, nous parlâmes magnétisme, et je me posai en sceptique absolu.

— Monsieur, me dit cette homme, il ne m'appartient pas de forcer vos convictions, mais si vous voulez me faire l'honneur de me suivre chez moi, je m'engage à modifier singulièrement vos croyances ; car, moi, monsieur, je suis adepte fervent du magnétisme, et, dans l'intérêt d'une cause que je crois belle et honorable, j'occupe mes loisirs à étudier les phénomènes magnétiques sur un jeune homme en qui le sommeil est d'une lucidité merveilleuse.

Mu par un sentiment d'une railleuse curiosité, j'acceptai la proposition de mon interlocuteur. Une voiture nous transporta rue Grange-Batelière.

Quelques instans après, mon hôte, par la seule fixité de son regard, endormait dans un fauteuil un jeune homme pâle, dont les mouvemens nerveux causaient aux spectateurs une pénible sensation. Après une lutte de courte durée, le patient s'endormit, et bientôt au sommeil naturel succéda cette disposition somnambulique qui permet de parler et d'agir.

Le magnétiseur était M. Marcillet, le magnétisé Alexis Didier. Je passerai sous silence une partie d'écarté jouée contre moi et gagnée à carte nommée par Alexis à qui j'avais moi-même attaché sur les yeux un triple bandeau. Je ne m'étendrai pas non plus sur l'état tétanique des jambes du magnisé, devenues raides et insensibles sous l'influence du fluide.— J'ai hâte d'arriver à l'exposition des faits qui me sont personnels.

Après divers exercices, je m'assieds à côté d'Alexis, ma main dans sa main, et nous voilà causant :

— Mon ami, lui dis-je, je suis incrédule, mais je le suis de bonne foi ; ainsi ne craignez pas de ma part une opposition systématique.

— Oh ! je le sais bien ! vous avez trop de bon sens pour nier l'évidence et trop de cœur pour ne pas aimer qui vous aime... et je vous aime bien, moi, tout Anglais que vous êtes ; je vous aime parce que vous avez généreusement sauvé la vie à un Français !

Singulièrement ému à cette parole, je le prie de continuer.

— Oui, reprend Alexis, il y a longtemps de cela ! — Il y a, ajouta-t-il après une pause, il y a trente ans ! L'affaire se passe là-bas, dans le midi, pendant l'hiver... le pays est sauvage... Voici la nuit, et vos troupes munies d'échelles se rendent sous les murs d'une place forte... Dieu ! quel bruit ! quelle mêlée... — Pauvre homme, vous êtes blessé, dit Alexis en posant sa main sur ma tête, c'est là que porta le coup... — Mais votre blessure ne vous arrête pas... Je vous vois plus loin montant à l'assaut... Sur la brèche... des cris étouffés parviennent à vos oreilles : des soldats anglais entourent un Français qu'ils veulent tuer. — Vous accourez bravement, vous relevez avec votre bras les armes qui menacent sa tête, et vous commandez qu'on respecte ses jours... — Oh ! allez, je vous aime bien ! — L'officier vous suit à une tour carrée où plusieurs de ses camarades sont faits prisonniers. — Vous traversez la ville pour aller trouver votre général, à qui, sur votre ordre, le général français rend son épée... — Et cette épée qu'est-elle devenue ?

— Votre général vous en fit don... et vous l'avez encore à Londres, suspendue au mur de votre chambre. — La lame seule date d'alors ; le fourreau a été changé en 1827.

— Et l'officier à qui je sauvai la vie existe-il encore ?

— Oui, il existe, et depuis longtemps vous faites d'inutiles recherches pour le retrouver. — Mais ayez bon espoir, revenez demain, et nous le découvrirons !

Emu, troublé parce que je venais d'entendre, je sortis de chez M. Marcillet la tête en feu, ne sachant plus que penser et que croire, car enfin Alexis avait dit vrai :

Oui, le 19 janvier 1812, au siège de *Ciudad-Rodrigo*, en Espagne, je fus blessé à la tête et à l'endroit même indiqué par Alexis.

Oui, dans la même nuit, j'eus le bonheur de sauver la vie à un officier français.

Oui, je reçus de lord Wellington l'épée du général Barrié, après l'assaut de la place.

Oui le fourreau de cette épée a été changé vers l'époque fixée par Alexis.

Oui, je faisais des recherches pour retrouver l'officier français sauvé par mes soins, attendu que le général Napier (dans son *Histoire de la guerre de la Péninsule*) me refuse l'honneur d'avoir conduit l'assaut du *Ciudad-Rodrigo*, et désigne le major Machis comme ayant droit à l'épée qui m'a été donnée par lord Wellington. — Jugez donc de quelle importance il était pour moi de retrouver un témoin qui pût certifier la vérité des faits déjà vieux de trente ans ! — Malheureusement, je n'avais pas sur cet officier la moindre notion qui m'aidât dans mes recherches.

Le lendemain, je revins près d'Alexis, que je pressai de questions touchant l'officier français.

— J'avoue, me répond le somnambule, que j'éprouve quelque embarras à le suivre dans toutes les phases de sa carrière militaire ; il se trouve mêlé dans mon esprit à d'autres officiers qui assistaient comme lui au siège dont j'ai parlé... — Cherchons bien cependant... Oui, je vois notre homme, environ huit ans plus tard, à Paris, rue... Saint-Antoine, pendant la nuit... — Voilà qu'on lui remet un avis très pressé, et, avec la compagnie qu'il commande comme capitaine, il se rend dans la rue Richelieu, près la Bibliothèque royale, où je vois la foule ameutée... Ah ! c'est qu'il vient de se passer un événement sinistre...

— Que s'est-il donc passé ?

— Un crime, un assassinat commis sur un illustre personnage...

— Voyons, Alexis, suivez le capitaine jusqu'à nos jours, et dites-moi où je dois le chercher...

— C'est en vain que je le poursuis... ma vue ne peut l'atteindre... ; mais écoutez : adressez-vous au colonel du 42^e de ligne, en garnison à Valenciennes. Pourtant, vous pouvez ne pas vous presser ; car, si vous lui écriviez aujourd'hui, il ne recevrait pas immédiatement votre lettre : il est à Maubeuge.

Curieux de vérifier ces faits, je consulte l'*Annuaire*, et j'adresse ma lettre à M. Husson, colonel du 42^e de ligne, garnison à Valenciennes.

Cinq jours après, je reçois du colonel Husson une réponse dans laquelle il s'excuse de son retard, occasionné par une tournée d'inspection. — Ce n'est pas lui qui se trouvait au siège de *Ciudad-Rodrigo*, mais son frère, dont il indique l'adresse à Paris.

J'écrivis donc immédiatement à ce frère, et voici le résumé de sa réponse :

Après avoir constaté sa présence au siège de *Ciudad-Rodrigo*, M. Husson continue ainsi : " Il me fut rapporté et j'ai ouï dire par plusieurs officiers anglais, pendant mon séjour au quartier-général, qu'un officier de la compagnie des voltigeurs chargé de la défense de la petite brèche fut assailli et près d'être accablé par des soldats ; alors il fit le cri de *détresse maçonnique*, un officier le sauva et eut pour lui des attentions suivies ; il le recommanda à ses camarades sur la route que la garnison suivit, je crois, même jusqu'à Lisbonne. — C'est sans doute vous, colonel, qui, au milieu d'une action vive, avez sauvé la vie à cet officier, dont je n'ai jamais su le nom.

" Paris, 17 janvier 1843.

" HUSSON, colonel d'artillerie en retraite."

Le même jour, je communiquai cette lettre à Alexis.

— Courage ! me dit-il, nous sommes sur la bonne voie. A vo-